



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de WINN (Colette H.), TROUT (Colette), « Avant-propos », *Correspondance de la Grande Guerre à Folco de Baroncelli*, Tome I (1914-1915), *Sauver le grand homme, réhabiliter l'image de la petite patrie*, FLANDREYSY (Jeanne de), p. 9-13

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-07219-5.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-07219-5.p.0009)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2018. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## AVANT-PROPOS

Jeanne est une des rares à qui, au lieu de se contenter de parler, il écrit.  
H. DIBON, *Folco de Baroncelli*, 1982,  
p. 192.

Il est au cœur de l'ancienne cité pontificale une demeure où, pour tout visiteur, le cœur et l'esprit oscillent sans cesse entre Italie et Provence. La « Grande maison » ainsi que la dénommait son constructeur, Pierre Baroncelli, changeur, banquier et grand serviteur des affaires publiques au seizième siècle, s'est transformée au fil du temps pour devenir « Palais » par l'onction mythique que l'auteur de *Mireille* lui accorda à la fin des années 1880 alors qu'il y encourageait l'édition de son journal, *l'Aiòli*, confiée à son baile, Folco de Baroncelli. Une succession cruelle à la mort de Raymond, marquis de Baroncelli-Javon et père de Folco, devait priver définitivement la grande famille originaire de Toscane de ce « Palais du Roure » qu'elle avait bâti, entretenu, sauvé de nombreux dangers et transmis dans le plus fidèle respect de la mémoire de son fondateur.

L'histoire de cette demeure aurait pu s'interrompre là, en 1907, lorsqu'elle fut vendue aux enchères pour être bientôt dépecée s'il n'y avait eu Jeanne de Flandreysy, née Mellier, qui en fit en 1918 l'acquisition pour en restaurer la gloire et la beauté et en faire le temple dédié à la Latinité, à l'Italie et à la Provence mistralienne. Cette mission qu'elle s'était alors confiée, la Valentinoise l'accomplira durant quarante années avec ténacité, abnégation, conviction et force, de celle qui soulève les montagnes. Réparations, restaurations, aménagements, embellissements, décorations et ameublements redonnèrent à l'illustre demeure tout le prestige nécessaire. Mais au-delà, Jeanne de Flandreysy en fit un salon, un lieu de rencontres, un espace protecteur pour les artistes

et poètes et y construisit patiemment son centre dédié à la Latinité où la Provence y trouva une place de choix. Veuve du grand archéologue, Émile Espérandieu, elle parachevait son œuvre par la donation qu'elle fit à la Ville d'Avignon de l'hôtel et des multiples collections qu'elle y avait rassemblées – véritable et grandiose cabinet de curiosités – donation qui devint effective à son décès en 1959.

Ainsi le Palais du Roure possède-t-il encore cette position unique d'être irréductible à toute sorte de classification : il est tout autant une demeure privée, qu'un musée, une bibliothèque, autant un conservatoire ethnographique qu'un centre d'archives et iconographique, parlant à ses visiteurs de Pétrarque et Dante, de Mistral et du Félibrige, de la Camargue de Folco et des fouilles d'Alésia, des pratiques et traditions populaires et des travaux de la terre, etc. Il conserve encore toute sa force d'attraction, sa découverte étonne et tranche considérablement avec ce que la muséographie contemporaine donne à voir, il relève d'autre chose et sans doute a-t-il conservé l'esprit d'un « monde que nous avons perdu ».

Plus concrètement l'édition de ce premier volume de l'abondante correspondance envoyée par Jeanne de Flandreysy au marquis Folco de Baroncelli durant la Grande guerre est sans conteste une exceptionnelle opportunité pour lever le voile sur l'un des grands trésors documentaires qui y est conservé. Car cette démarche de collectionneuse – démarche érigée en véritable système de vie – l'Abbesse du Roure la complète par la constitution d'une mémoire, la sienne. Les papiers retraçant sa vie quotidienne, très récemment classés, ses archives d'auteure, de journaliste et d'écrivain, de « femme de lettres », ce qu'elle fut, les traces enfin des multiples relations épistolaires qu'elle entretenait ont été ainsi rigoureusement rassemblées en un impressionnant corpus de plus de vingt mille pièces.

La correspondance passive de Jeanne de Flandreysy constitue ainsi un ensemble documentaire étonnant illustrant le parcours plus qu'original d'une provinciale née à Valence en 1874, ayant certes eu une première carrière parisienne mais dont l'essentiel de l'activité est tournée vers ce que l'on peut considérer comme son Grand Œuvre, le sauvetage d'une maison prestigieuse et l'implantation d'un centre documentaire et artistique à nul autre pareil. Elle couvre une large période de 1898 à son décès ; elle comporte plus de deux mille cinq cent correspondants dont de grandes et prestigieuses figures – Jeanne recherchait toujours l'élite et le meilleur à la puissance d'attraction desquels elle ne savait résister.

Évidemment, dans ce vaste corpus qui permet d'aborder le système relationnel d'une personnalité hors du commun, certains tiennent une place particulière : Jules Charles-Roux, son mécène, Frédéric Mistral qu'elle put fréquenter avant qu'il ne disparaisse, Émile Espérandieu son époux et le premier d'entre eux, « Lou Marquès », Folco de Baroncelli (1869-1943).

Leur rencontre date du mois de mai 1908 à l'occasion du tournage de *Mireille* et se déroule en Camargue où Folco s'est fixé pour y réaliser son rêve de manadier. L'amitié qui va alors les unir ne pourra se défaire qu'avec la mort, celle qui emportera le marquis à Avignon le 15 décembre 1943. Trente-cinq années de lien, de soutien, d'amitié et de respect mutuels peuvent alors se lire au travers des échanges épistolaires, principal fil conducteur de cette relation ponctuée au fil des ans par les visites et séjours fréquents de Folco dans sa « chère maison » acquise et sauvée par Jeanne. Et il ne fait aucun doute que c'est cette rencontre, alors même que la « grande maison » d'Avignon vient d'être distraite du patrimoine ancestral, qui est à l'origine du grand projet de Jeanne qu'elle conduira jusqu'à sa disparition. La figure de cet aristocrate poète et manadier, dernier représentant des racines italiennes d'Avignon et de la Provence, ami des humbles et des minorités, porteur d'un rêve souvent mal compris, ne pouvait que fasciner celle qui était en quête d'un destin exceptionnel. Quant à la séduction esthétique autant qu'intellectuelle que Jeanne exerçait sur ses interlocuteurs, le marquis ne pouvait y être insensible. C'est dire combien la relation de ces deux personnages hors normes, êtres d'exception, a pu avoir d'importance pour l'un et l'autre tout autant que pour la culture et le patrimoine avignonnais et provençal.

Au-delà des travaux d'édition d'œuvres communes ou personnelles, des entreprises intellectuelles de Jeanne destinées à magnifier le blason des lignées, au-delà des rencontres, séjours et réceptions, c'est sans aucun doute la correspondance régulière et abondante entre eux qui exprime le mieux ce qui les unit, dans l'espérance comme dans l'adversité.

Pour cette longue période de trente-cinq années (1908-1943) les derniers classements de la conservation du Palais du Roure ont permis de recenser près de deux mille courriers et télégrammes envoyés par le Marquis à sa « chère amie », missives soigneusement classées par la destinataire lorsqu'elle entreprendra la mise en ordre de son fonds. N'envisage-t-elle pas d'ailleurs, en 1943, d'en préparer l'édition ? Elle

l'évoque en plusieurs occasions et en vante les qualités autant que l'intérêt : « Quelle admirable correspondance ! Je suis à genoux devant elle. Elle est autrement émouvante que celle de Mistral. [...] La vôtre est avant tout humaine et profonde dans le sens philosophique. [...] Je prépare son édition. Vous ne laisserez rien de pareil » (6 avril 1943).

Et de son côté, Jeanne de Flandreysy n'est pas en reste : les courriers qu'elle envoie à Folco de Baroncelli sont à peu près aussi nombreux sans que l'on puisse en connaître le nombre précis puisque, par destination, le marquis les conserve. C'est donc grâce à la générosité des familles Bonis et de Montgolfier que la plus grande part de cette correspondance active a pu rejoindre les grandes archives du Palais du Roure à la fin des années 1960 pour être classées par Henriette Dibon. En les intégrant à une collection publique les descendants du Marquis ont permis la lecture globale d'une relation intellectuelle, affective autant que matérielle : qu'ils en soient ici remerciés à nouveau.

Dans ce qui constitue ce riche corpus épistolaire, il faut bien reconnaître que la séquence de la Grande Guerre occupe une place tout à fait particulière et en représente près de la moitié, de part et d'autre. Les lettres de Jeanne, pour ne se pencher que sur elles aujourd'hui livrées au public sont au nombre d'un millier pour cette douloureuse période de cinq années soit un rythme d'environ trois par semaine. Certaines, le lecteur le verra, sont courtes et laconiques mais le plus souvent les écrits sont longs, riches de détails et d'informations, d'avis également sinon de jugements, d'encouragements etc. que Jeanne prodigue à son interlocuteur. Cette période sera en effet extrêmement pénible pour Folco de Baroncelli, maltraité par le sort, victime d'une véritable cabale emblématique de ce déplorable acharnement de certaines autorités politiques et militaires à l'égard des méridionaux. Et c'est là que le rôle d'amie et de correspondante fidèle de Jeanne prend tout son sens. Elle lui apporte un soutien complémentaire à celui apporté par les siens ; elle participe activement à le sauver des lourdes menaces qui l'entourent ; elle l'informe de tout ce qu'il se passe et fait vivre également son goût pour les lettres et la poésie. Grâce à Jeanne, Folco n'ignore rien de ce qui se déroule, ici ou là, chez les uns ou les autres et il ne fait guère de doute que cet accompagnement permanent et obstiné se révélera d'une importance capitale pour lui.

C'est là le très grand mérite de Colette Winn et Colette Trout que de s'être lancées dans pareille aventure que de transcrire et d'annoter avec

minutie une si abondante correspondance significative de l'exceptionnelle personnalité de son auteure. Toutes deux spécialistes de littérature et d'écrits féminins, elles ont pu la découvrir par l'intermédiaire de Sabine Barnicaud. La richesse de cet ensemble, totalement inédit à ce jour, ne leur aura pas échappé et elles accomplissent ici l'une des missions qu'elles se sont fixées, « faire découvrir des écrits féminins injustement restés dans l'ombre ».

Je ne saurais dire s'il y eut « injustice » jusqu'à ce jour car il faut toujours, dans le domaine privé autant qu'intime, du temps au temps. Il est toutefois certain que les courriers ici rassemblés constituent un premier et véritable hommage à la vie de celle qui en aura été l'auteure et permettront très certainement, au plus grand nombre, de découvrir un aspect essentiel du parcours personnel d'une femme hors du commun, aux démarches peu conventionnelles sinon dérangeantes pour un monde provincial dominé par les hommes et aux contours parfois étriqués, femme d'exception dont l'œuvre accomplie perdue encore.

Sylvestre CLAP  
Conservateur du Palais du Roure